

INDEXE

MC.52.I.68.F

Le Courrier

PUBLICATION DE L'ORGANISATION DES NATIONS UNIES



POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

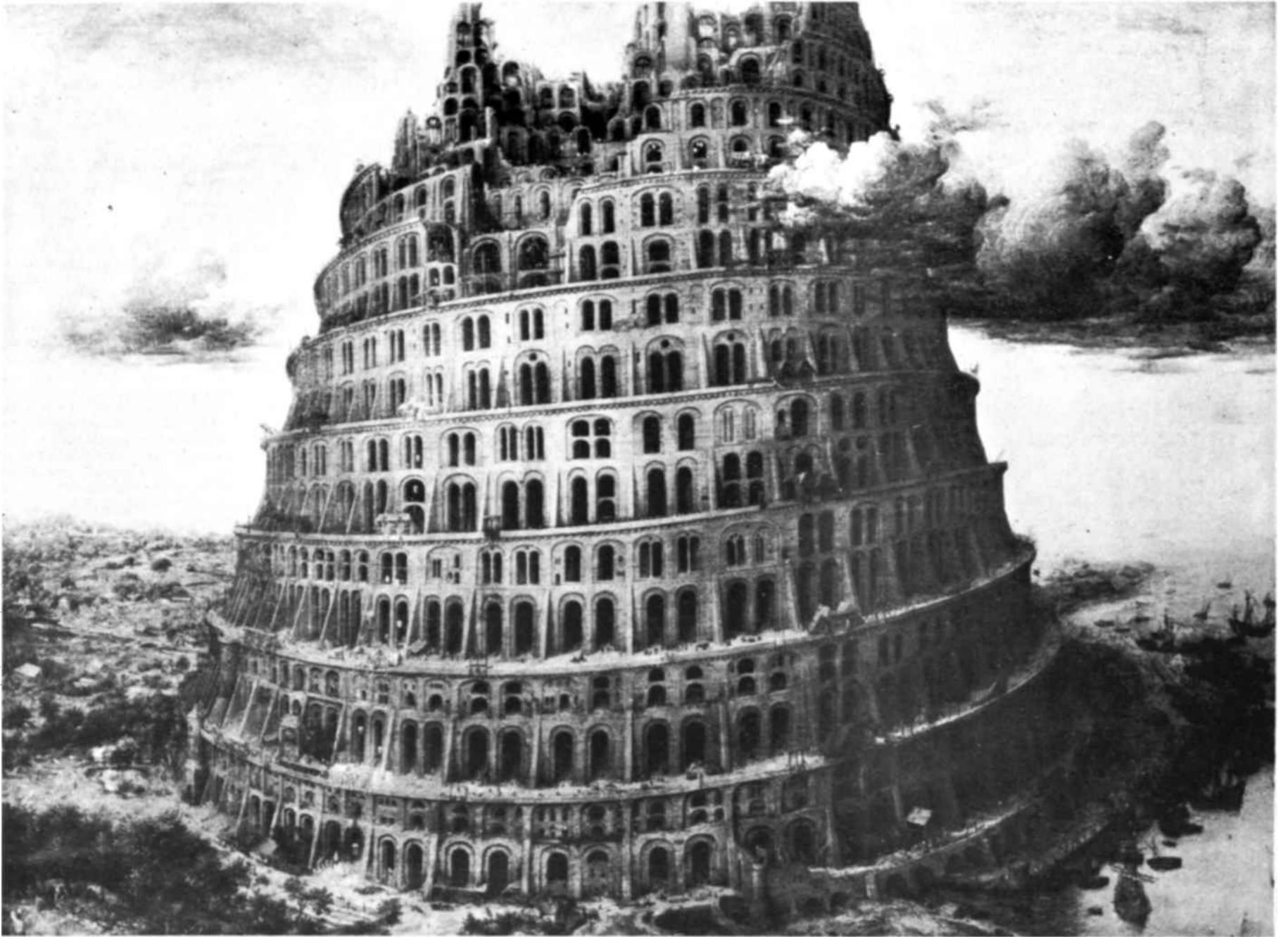
Prix : 50 fr. — 20 cents (U.S.) — 1 shilling (U.K.)

VOLUME VI — N° 2. FÉVRIER 1953



LA MUSIQUE
à l'école et dans
notre vie
quotidienne
(Voir page 10)

Photo Unesco par David Seymour.



Ce tableau de Pieter Bruegel l'Ancien, représentant la Tour de Babel, a été récemment exposé à Paris, au Petit-Palais, parmi les chefs-d'œuvre de la Collection D.G. van Beuningen. La Tour de Babel est le symbole de l'incompréhension entre les peuples, elle-même résultant de l'incompréhension des langues étrangères. Les recherches archéologiques modernes ont révélé que

la Tour de Babel fut construite par les anciens Babyloniens près de l'Euphrate (aujourd'hui en Irak). La Tour était le plus haut des temples suméro-babyloniens. Véritable pyramide à étages, elle avait 96 mètres de hauteur. Cinquante huit millions de briques entraient dans la construction de la Tour, connue également sous le nom de « Maison de la Fondation du Ciel et de la Terre »

LA SAGESSE D'AL DJAHIZ TRAVERSE LES FRONTIÈRES

par Georges Fradier

UN écrivain se rend célèbre dans son pays. Il meurt, et ses livres ne cessent pas de faire l'admiration ou les délices des lettrés — mais d'un petit nombre de lettrés : ceux qui parlent sa langue. Le reste du monde l'ignore et semble devoir l'ignorer toujours.

Brusquement, tout change. Quelqu'un s'avise de traduire l'œuvre de cet écrivain dans une autre langue que comprennent cinquante ou cent millions d'hommes. Le vieil auteur passe la frontière; son fantôme vient s'asseoir parmi les étrangers et leur apporte des richesses nouvelles. Avec lui entre un peu de l'esprit, de la sagesse, de la poésie de son peuple et de son temps.

Cette aventure qui n'est pas si fréquente qu'on pourrait le croire, arrive aujourd'hui à un curieux homme de lettres mort depuis tantôt onze siècles : la renommée d'Abu Utman Amr ibn Bahr Al Djahiz n'avait pas franchi les bornes du monde musulman, sinon pour toucher de rares orientalistes, avant la parution du *Livre des Avars*, traduit par M. Charles Pellat et publié dans la Collection Unesco d'Œuvres Représentatives.

Voici donc Al Djahiz, né en 776 ou 777 à Basra, qui était alors une grande ville aux canaux innombrables, pleine de marchands, de chanteurs et de grammairiens, porte de l'Orient et centre du commerce iraquien avec l'Inde et la Chine. Les gens de Basra passaient pour avoir l'esprit vif et le caractère difficile. Mais il semble qu'Abu Utman ne reçut guère en partage que leurs qualités intellectuelles. Pour le reste, il savait le prix de la souplesse et de la courtoisie, et comment un homme cultivé mérite une vie tranquille, sans déshonneur certes, mais sans sacrifices.

Il fut un écrivain, rien de plus, rien de moins : pas d'engagement dans les querelles du siècle et point de « second métier » obligatoire. La carrière de ce littérateur arabe contemporain de Charlemagne ressemble à celle d'un jeune homme ambitieux et bien doué dans l'Europe du XVII^e siècle. Il s'agissait de réussir dans la capitale et d'y trouver un protecteur. Comment vivre de sa plume sans troquer pour cadeaux et pensions quelques dédicaces? Abu Utman dédia donc un livre au khalife et « réussit » à Bagdad.

Succès sans platitudes, toutefois, et ce livre n'était pas celui d'un flatteur. Il concernait les problèmes très épineux alors et très discutés de l'institution politique et religieuse du khalifat lui-même, et sans prendre aucun parti, exposait tranquillement les opinions les plus diverses.

Le khalife Al Mamun fut bon prince, et son vizir Ibn Al Zayat, qui d'ailleurs se piquait de littérature, se montra sensible à l'érudition impartiale. Dès ce jour, Al Djahiz eut les faveurs officielles et partagea son temps entre sa maison de Basra et les résidences du souverain, l'hiver à Bagdad, l'été à Samana.

Il écrivait. Il écrivait sur toutes choses : théologie, histoire naturelle, poésie, géographie, avec une heureuse fécondité que ne troublèrent même pas les coups d'Etat

et les révoltes. Le vizir tomba en disgrâce, le khalife disparut; leurs rivaux et successeurs n'eurent pas moins d'amitié pour Al Djahiz — qui sut vieillir sagement et ne se retira tout à fait chez lui qu'en raison de son hémiplégie et de ses rhumatismes. D'ailleurs, il n'aimait plus le parti au pouvoir qui était alors réactionnaire et ne durait que par la tradition.

Car Al Djahiz fut une sorte de novateur. Membre d'une école (les Mutazilites) qui refusait de s'en tenir à la lettre de l'orthodoxie pure, prenait son bien où elle le trouvait et son inspiration dans tous les livres possibles, préparant ainsi l'essor de la science et de la pensée arabes ou XI^e siècle. C'est ainsi que le *Livre des Animaux*, d'Al Djahiz, fut, avec la *Botanique* d'Abu Hanifa, un des premiers témoignages de l'étude de la nature. Les citations d'Aristote y sont nombreuses, sans que l'influence grecque y soit pourtant bien notable. Les citations des poètes n'y manquent pas non plus et servent de *loci probantes*, comme dans tous les traités du moyen âge européen. Mais il y a aussi les observations de l'auteur, qui s'attache à démontrer l'unité de la nature et l'égalité valeur, aux yeux du savant, de toutes ses parties — Al Djahiz montrait d'ailleurs une singulière prédilection pour les insectes. On trouve même dans ce *Livre des Animaux* l'ébauche de certaines théories fort modernes sur l'évolution et l'adaptation des insectes.

On ne saurait pourtant considérer Al Djahiz comme un savant, ou comme un spécialiste de quoi que ce soit. Il composa des ouvrages sur le blé et le palmier, sur les métaux, sur les Blancs et les Noirs, sans préférence à l'agronomie, à la minéralogie ou à l'anthropologie, mais plutôt pour inciter à ces études, tout en amusant le lecteur. S'il traitait de sujets théologiques, c'était encore avec élégance, et en préférant, aux déductions spéculatives, les arguments tirés de l'histoire et de l'expérience personnelle.

Le *Livre des Avars*, par exemple, n'est certes pas un traité de l'avarice. C'est un recueil d'anecdotes, de souvenirs, de citations savoureuses, de réflexions primesautières, le tout apparemment sans le moindre souci de composition : libres propos d'un vieillard souriant, diseur, qui ne croit plus guère à l'enseignement et n'en parle que par humour : « Dans ce livre, tu trouveras trois choses : des arguments originaux, des ruses subtiles, des anecdotes amusantes. Tu pourras y puiser à ton gré de quoi rire et te distraire, si le sérieux t'ennuie. » Là-dessus, Al Djahiz, toujours amateur de digressions, s'embarque dans une charmante apologie de la gaieté pour conclure dignement : « Le rire et la plaisanterie ont une mesure et un juste milieu; quand on dépasse cette limite, ou tombe dans la frivolité, et quand on ne l'atteint pas, on n'est pas équilibré. »

En fait, si l'on prend aujourd'hui plaisir à ce livre, c'est surtout en raison des hommes et de la terre qu'il évoque. Aussi vivants, aussi familiers, les documents historiques sont rares. Grâce à celui-ci, on fait connaissance brusquement avec la société iraquienne du IX^e siècle : ses coutumes, ses travers, sa culture, son folklore, ses bonnes histoires, ses soucis d'argent, sa police, son commerce, ses menus, sa vie quotidienne enfin, dont l'Histoire-Bataille ne nous avait jamais parlé. Al Djahiz ne croyait, cette fois, présenter que des avars, mais, à leur propos, il livre une étude de mœurs. Curieux avars, dont le vice ne concerne en général que la nourriture : tel qui à table rationne ses invités, leur distribue de l'or et des bijoux. On entrevoit une civilisation déjà brillante, mais encore toute proche de ses origines et des austérités de la vie nomade. Toute chargée aussi de la poésie du désert, de la poésie des hommes du désert qui surent transfigurer si merveilleusement leur pauvreté. Un Bédouin décrit son repas : « On nous a apporté du froment rouge comme des becs de rossignols et nous en avons pétri un pain que nous jetâmes sur le feu; la braise en sortit comme le ventre déborde sur la sangle. Nous en fîmes ensuite de la panade qui se promenait dans la graisse fondue comme l'hyène se promène sur les dunes de sable. Puis on nous apporta des dattes pareilles à des cous de lézards et dans lesquelles les dents s'enfonçaient. »

Al Djahiz dut transcrire avec amour ce petit poème en prose que son humour et son érudition lui eussent interdit de composer. On devine l'homme de bonne compagnie, curieux de tout, pas très profond, mais toujours à l'affût des « anecdotes et des arguments » qui l'aideront à comprendre et à se faire entendre. Son *Livre des Avars* s'insérait dans une véritable série d'essais sur la société : « Des Voleurs », « Des jeunes Galants », « Des Maîtres d'Écoles », « Des Chanteurs », etc. L'ouvrage sur les femmes abordait la psychologie des sexes et dans une autre série, l'auteur se faisait le champion de l'égalité des trois peuples qui composaient alors le monde musulman : Arabes, Persans et Turcs.

A Basra, tous pleurèrent Abu Utman Amr Ibn Bahr Al Djahiz, quand il mourut à quatre-vingt-onze ans. Ils pleuraient un excellent écrivain mais surtout un brave homme. On regrette de ne pas avoir son portrait. Il était fort laid, paraît-il, avec de gros yeux proéminents, et c'est le sens de son surnom Al Djahiz. A cause de cette infortune, le khalife Al Mutawakkil avait même renoncé à le nommer précepteur de ses fils. Mais une telle laideur fait penser à celle de Socrate : le sourire et l'intelligence devaient la compenser, l'éloquence charmante la faire oublier. Al Djahiz n'eût pas insisté, peut-être, sur la stratégie ni sur le Droit Canon. Il eût enseigné, donnant ce qu'il avait, la libre curiosité, la tolérance, le goût de l'amitié, le respect du langage, un peu de scepticisme... C'est aller trop loin, probablement, que d'annoncer déjà Michel de Montaigne. En tout cas, il faut plaindre les fils du khalife.